

de l'embouchure de ce fleuve l'appellent *Yahwill-Wimohi*, la grande rivière.

Il serait inutile de rappeler ici les nombreuses et si dangereuses expéditions faites à l'Est et à l'Ouest des Montagnes-Roches pour la traite de la pelleterie par les deux Compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson. Ce commerce, si lucratif pour ces associations, coûta la vie à un grand nombre d'intrépides voyageurs qui affrontèrent pour l'entreprendre d'innombrables périls. Qu'il suffise de rappeler la devise prise à cette occasion par l'une des compagnies : *Propella citem*. Cruel exemple de ce que peut sur le cœur de l'homme l'amour du gain, et l'intérêt. Oh ! que nous avons bien lieu de gémir ici, comme autrefois St. François-Xavier, à la pensée du Japon ! Que nous avons bien lieu comme lui, de verser des larmes, en songeant que pendant si longtemps, le commerce eut ses martyrs, dans des contrées immenses, où la parole sainte n'avait pas un seul organe !

Les sauvages de leur côté ne retiraient guère d'avantages du commerce introduit parmi eux. En leur enlevant les fourrures dans la proportion énorme que les exportations atteignirent, on mit ces pauvres gens dans l'impossibilité de se garantir des rigueurs du froid comme il le faisaient autrefois. A ce point qu'on attribue en partie à cette cause la diminution sensible de population remarquée depuis un certain tems, parmi eux. Ailleurs la petite vérole et la fièvre contagieuse de 1830, agirent d'une manière terrible cette dépopulation évaluée, en quelques cantons, à un chiffre effrayant. On croit qu'en certaines parties de l'Orégon, les tribus se trouvent réduites au tiers de ce qu'elles étaient autrefois. Malgré ces pertes le nombre des sauvages à évangéliser dans le Vicariat s'élève encore à deux-cents mille.

Commencement de colonisation anglaise et américaine.

Pendant longtemps les compagnies pour la traite de la pelleterie se contentaient d'établir des résidences pour leur commerce. Celle du Nord-Ouest qui n'employaient que des Canadiens ou des Iroquois catholiques, contribua ainsi puis amment à jeter les premières semences de la foi, parmi les sauvages. En 1821 ces Compagnies se réunirent. Trois ans plus tard, l'arrivée de M. John Mac-Laughlin vint donner une activité nouvelle aux entreprises communes. Les Canadiens commencèrent à cultiver les terres en 1824, et les années suivantes, notamment dans les plaines fertiles de la Wallamet. Dix ans après, la petite colonie s'accroissant de jour en jour fit les premières instances à Mgr. de Juliopolis, Vicaire Apostolique de la Rivière Rouge, pour obtenir de lui des prêtres dont elle sentait impérieusement le besoin. Depuis ce moment, et surtout dans ces derniers tems, la population civilisée augmenta dans une rapide proportion. Les événemens actuels en hâtent chaque jour l'accroissement, et dans peu d'années, il est certain que l'on comptera des villes populeuses, là où maintenant se trouvent à peine quelques colons groupés autour d'une station de commerce. La politique des Etats-Unis est, quoiqu'il arrive, d'envahir par le fait, le territoire contesté.

Or pour qui connaît la rapidité d'exécution de l'audacieuse république, il n'y a pas lieu de douter que ce projet ne s'accomplisse, et dans peu de tems.

Colonisation et organisation religieuse des professions russes.

Jusqu'à l'époque où la colonisation véritable commença pour les parties anglaise et américaine de l'Orégon, on était frappé du contraste existant entre la pensée de fixité de la Russie dans l'administration de son territoire et la simple occupation commerciale pratiquée ailleurs. On est plus surpris encore de la facilité avec laquelle cette puissance dont les intérêts sur l'Océan pacifique pouvaient devenir si grands, a renoncé comme elle l'a fait, à ses projets primitifs d'extension territoriale.

A continuer.

L'honorable juge en chef JOSEPH-RÉMI VALLIÈRES DE ST. RÉAL est décédé mercredi dernier, à six heures du soir, âgé d'environ soixante ans.

Il n'y a pas un individu qui ayant connu l'honorable Joseph-Rémi Vallières, ne prenne part à la perte que fait le pays par la mort de ce juge savant et intègre. Aussi concourons-nous pleinement dans l'éloge qu'en font nos journaux. Il est cependant une chose qui nous a fait peine, c'est de voir que nos journaux canadiens, en rapportant le calme et le courage avec lesquels le juge a supporté sa maladie qui ne lui avait pas même fait perdre cette gaieté de caractère qui le distinguait et en faisait un des hommes les plus aimables de la société ; pas un n'a parlé des pieux sentimens de foi avec lesquels il s'est préparé au passage de cette vie à l'éternité ; il semble que l'on n'attache point ou presque point de prix aux sentimens religieux d'un homme mourant, quoique ce soit cependant le plus beau titre de gloire d'un chrétien surtout dans ce moment solennel. Nous croyons donc devoir suppléer cette lacune que nos journaux ont laissée aux éloges bien mérités qu'ils donnent, à l'hon. juge. Ceux qui environnèrent son lit de mort, les prêtres qui l'ont visité pendant sa maladie, les personnes qui l'ont soigné plusieurs semaines avant son décès, tous sont unanimes à dire qu'il les a grandement édifiés par sa patience et ses discours ; il ne parlait que de choses pieuses, il s'entretenait continuellement de Dieu, et lorsqu'il se croyait seul dans sa chambre, il exprimait tout haut les regrets des anges dont il avait pu se rendre coupable devant la divine et suprême Majesté. Il se consolait devant Dieu, et le remerciait devant le monde, de ce qu'il avait toujours conservé la foi. Il a reçu à plusieurs reprises tous les secours de l'Eglise ; et tout nous donne lieu d'espérer qu'il a trouvé grâce devant le tribunal du Souverain Juge.

BULLETIN.

A nos abonnés.—*Voyage de M. L. Gingras.—Vol horrible.—Société de St. Joseph.—Trappistes de Staouéli à Constantinople, et en Algérie.—Eglise de Buckland bâtie par sir Rob. Trockmorton.*

Nous prions nos abonnés qui nous doivent pour l'année 1846, et quelques-uns même qui doivent pour des années antérieures, de vouloir bien nous faire parvenir leur argent, sans que nous soyons obligé d'envoyer un collecteur à leur domicile ; les frais en serait trop pesants sur nous, puisqu'il nous faut payer quatre chélins par Louis ce qui, sur une somme considérable, nous deviendrait très-onéreux. Nous mettrons des reçus dans le numéro suivant pour ceux qui nous enverront leur paiement par occasion ou par lettre affranchie. Ceux qui ne recevraient pas leurs numéros régulièrement, sont priés de nous le faire savoir ; non seulement, nous leur remettrons les numéros qu'ils n'auraient pas reçus, mais nous nous informerons d'où peut venir ce défaut afin d'y remédier, mais en même tems, nos souscripteurs qui reçoivent leurs numéros par la poste, pourraient s'informer si leurs journaux ne restent pas aux bureaux de leur poste, comme il arrive souvent, surtout quand ils en sont un peu éloignés ; en ce cas il leur faudrait des commissionnaires sûrs, car nous pouvons dire par expérience, qu'il se perd souvent des journaux dans ces petits trajets.

— M. L. Gingras n'attendant plus, pour publier son Voyage d'Orient, qu'un assez grand nombre de souscripteurs afin de couvrir les frais que lui occasionne son entreprise, a prié M. M. Fabre, et Cie. libraires, de prendre la liste des noms de tous ceux qui voudront bien l'encourager. Il se flatte que les MM. du clergé de Montréal lui montreront la même sympathie que lui ont témoignée ceux du clergé de Québec, où un seul curé d'une paroisse pourtant petite et éloignée lui a procuré une liste quarante-trois noms. C'est ainsi qu'il faut encourager l'œuvre d'un compatriote et d'un confrère. Sans cela le pays sera privé d'un ouvrage qui ferait honneur aux Canadiens, car il n'y a pas de doute, que si M. L. Gingras échouait maintenant dans son entreprise, il n'y reviendrait pas une seconde fois.

— Le *Montreal Gazette* du 17 février, rapporte un vol de grand chemin, commis près de Longueuil, sur la rivière Ottawa, avec des circonstances de la plus audacieuse effronterie. Un nommé Samuel Ludlow, respectable individu du comté de Jefferson, N.-Y. était venu en Canada pour obtenir des titres de quelques terres, qu'il avait achetées dans le voisinage de Perth. Il quitta Bytown pour se rendre à Montréal, le 8 du présent, ayant intention de faire le voyage à pieds. Le 11, vers trois heures et demie de l'après-midi, étant sur la glace à environ une lieue plus haut que Longueuil, Canada ouest, il fut rencontré par trois hommes qui étaient dans un traîneau boisé, tiré par un superbe cheval noir ; ils l'invitèrent à faire le voyage avec eux ; il accepta, mit son sac et sa redingote dans la voiture, et il y monta ensuite. Un de ces hommes était Canadien, les autres, à ce que pense M. Ludlow, étaient d'outre-mer ; après quelques minutes, ils parlèrent en français, et le conducteur se tournant vers lui, lui demanda s'il voulait acheter un cheval, qu'il lui en vendrait un à bon marché ; il lui répondit qu'il n'en avait point besoin, et qu'il n'avait que dix piastres sur lui ; alors le conducteur le saisit par le collet, et lui présenta son pistolet sur la poitrine, en lui demandant son argent. Ludlow représenta qu'il était un pauvre homme, et les pria de le laisser aller ; un autre le saisit, et tirant un poignard, il menaça de le lui plonger dans le cœur, s'il ne donnait pas son argent *sans tant balancer*. Ludlow tira donc son portefeuille qui contenait mille piastres en billets des banques de Montréal et de Kingston et vingt piastres de la banque de Jefferson, et sa montre. Ils prirent les billets et jetèrent le portefeuille sur la glace ; ensuite ils tirent conseil entr'eux, s'ils devaient le tuer, afin de se mettre en sûreté ; mais Ludlow demanda avec larmes qu'on lui fit grâce de la vie, pour l'amour de sa famille ; ils consentirent à la fin de l'épargner, à condition qu'il ferait un serment solennel de ne rien dire de ce qui s'était passé avant vingt-quatre heures ; ensuite ils s'enfuirent vers Longueuil le plus vite possible, et il ne les vit plus. Se croyant engagé en conscience à garder son serment, il ne fit aucune démarche pour faire connaître la chose jusqu'à ce qu'il fut arrivé à Hawksbury, où il raconta le tout. On lui conseilla de se rendre à Montréal, pour infor